

e Mémoire

Sur la Question proposée par l'Académie Royale de Chirurgie pour le prix de 1756.

Question



L'amputation étant absolument nécessaire dans les plaies compliquées de fracas d'os, et principalement celles qui sont faites par armes à feu; déterminer les cas où il faut faire l'opération sur le champ, et ceux où il conviendrait de la différer, et en donner les raisons.

L'Académie, en proposant cette importante question à résoudre, ne demande pas qu'on lui expose la nature des plaies faites par armes à feu. L'excellent Mémoire qu'elle a couronné du prix de 1738 ne nous laisse rien à désirer sur cette matière: il ne s'agit pas non plus d'établir ici la différence de ces plaies et de faire entre elles le discernement de celles pour lesquelles l'am-

2.
putation est nécessaire, l'une celles qui
nécessitent point cette opération. Ce dis-
cours est supposé déjà fait, et la nécessité
de l'amputation décidée en conséquence. C'est
donc précisément dans cet instant de décision
pour cet opération, que l'Académie demande
au Chirurgien, non pas s'il faut la faire:
On en convient; Mais s'il faut la faire sur le
champ, ou bien s'il faut la différer. Voilà l'état
précis de la question qui s'offre d'elle-même
toute divisée en deux parties. Pour y répon-
dre, je déterminerai dans la première partie
de ce Mémoire les cas où l'amputation doit
être faite sur le champ; et dans la seconde,
ceux où il convient de la différer. Trop heureux
si mon travail peut être de quelque uti-
lité dans ma pratique.

Première Partie

Cas où l'amputation doit être faite sur
le champ.

La voie la plus simple que je croie pou-
voir suivre dans la détermination des cas de

3^e
mandés par la première partie de la question
est de les indiquer par ordre, et de joindre à
chaun en particulier les motifs de la déter-
mination. Mais pour que cette méthode, ou
il ne doit paraître aucun système particu-
lier, ait le double avantage de la brièveté re-
quis, et de toute la clarté dont la matière est
susceptible, trois suppositions me paraissent
nécessaires.

Je suppose donc: 1^o que le blessé ne puisse
être transporté sans un délai considérable;
ou que le trajet n'étant pas long, il ne puisse
être transporté commodément. Il n'est pas
douteux que le mouvement en cette occasion
produit ou par la durée ou par la rudesse un
délaiement qui doit rendre l'opération moins
sûre après qu'avant le transport.

Je suppose 2^o que la Chirurgie soit venue
assez tôt au secours du blessé, pour que le temps
nécessaire à un examen convenable n'ait pas
mis un trop long intervalle entre l'instant de
la décision et celui de l'opération. Une plaie
l'exigeoit dans un instant moins éloigné du
coup de feu, pour laquelle elle ne convient plus.



dans un autre qui est cependant ce lui du premier
 abord pour l'œuvre de la main. Ce retardement
 ne contribuerait il pas fort à ce que pour l'ordinaire
 il se trouve à peine un tiers de ceux à qui l'am-
 putation est tentée faite sur le Champ dans
 les armées. Le nombre des Chirurgiens n'y étant
 point proportionné au nombre excessif des blessés
 dont les besoins sont également pressants, ou plus
 pressants dans les uns que dans les autres, il
 n'est pas possible de suffire à tous ou de faire
 le juste discernement de ceux ci d'avec ceux là.
 Ils devraient être amputés les premiers qui ne
 le sont que les derniers, ou dans un tems moyen qui
 n'est plus celui de la décision. La Chirurgie n'a
 pas dans les routes de quoi passer à ce funeste
 inconvénient. Mais la théorie n'en est pas moins
 saine: et lorsque les moyens qui ne sont pas en
 son pouvoir lui permettront d'en suivre les
 principes dans l'exécution, Elle aura plus d'heu-
 reux succès dans la pratique.

Je suppose III^e ce qu'il ne faut jamais perdre
 de vue dans cette 1^{re} partie, que l'état de la
 plaie soit tel qu'en donnant lieu d'appréhender
 un développement dont les effets seroient dange-
 reux, il n'indique pas en même tems des accidens
 actuels nuisibles à l'opération. Car comme il ne

3.
Suffit pas pour le déterminer à faire l'amputation sur le champ, de pouvoir la faire plus sûrement, si d'ailleurs le cas n'est pas pressant, de même aussi l'indication des accidents consécutifs ne doit point déterminer à la faire dans le 1.^{er} tems, si les accidents actuels y sont contraires.

Ces trois suppositions dont la dernière sur toute des rapports plus étendus doivent toujours être sous entendues dans la détermination des cas de la première partie, et servent à en restreindre la généralité.

1. Cas

Où l'amputation doit être faite sur le champ

Lorsque l'un des grands os, tel que le fémur ou l'humérus est fracturé de façon que les deux bouts fracturés forment des pointes saillantes qu'on ne peut ni emporter ni se boutter de manière à en avoir une bonne réunion.

Deux raisons en pareil cas doivent déterminer. La 1.^{re} est que les pointes saillantes ne peuvent pas le délaier qui augmentant le déchirement des parties molles qui les enveloppent en les irritant de plus en plus. La 2.^{re} est que le volume des parties molles étant très considérable eu égard à l'unité des os dans la cuisse et au bras, les accidents doivent



6.^e
être fort à craindre dans ces sortes de plaies
que leur plus grande proximité du tronc ne
rend déjà que trop dangereuses.

II. CAS.

Lorsque l'un des os de la cuisse ou du bras,
de la jambe ou de l'avant bras est brisé en
plusieurs endroits: c'est à dire que sur la longueur
il se trouve plusieurs fractures à quelque dis-
tance les unes des autres. A plus forte raison si
deux os ensemble soit de la jambe soit de l'avant
bras sont dans le cas.

La raison en est sensible. C'est la complica-
tion de fractures qui dans le cas présent fait ju-
ger l'amputation nécessaire. Donc cette complica-
tion se trouvant multipliée, la décision doit
en déterminer l'opération au 1.^{er} tems. Il résulte
en effet de ces fractures multipliées autant de
plaies ^{internes} qui quoique improprement dites sont
d'autant plus à craindre que la plaie princi-
pale influe sur chacune d'elles; et que celles-ci
réciproquement influent sur la principale.
Extraire tant de parties; ce seroit ôter les presque
en entier. Tenter de les réduire. est une entreprise

si difficile qu'elle paroit impossible.

III. Cas.

Lorsque dans cette multiplicité de fractures, l'extrémité de l'os est tellement cassée qu'elle en est séparée du corps de l'os.

Outre ce qui vient d'être dit pour établir la décision précédente dont celle-ci n'est qu'une suite, il se trouve une circonstance qui doit faire accélérer l'amputation. C'est que la plaie principale y est déterminée au parties ligamenteuses, aponevrotiques et capsulaires que l'on sait être beaucoup plus susceptibles d'irritation que les parties charnues. Les accidents n'y peuvent donc que s'accroître par le frot et devenir insupportables. On ne peut en disconvenir pour peu que l'on connoisse la nature et le tissu des ligaments, des aponevroses, des capsules, leur extrême sensibilité, et la difficulté de les mettre en suppuration.

Il est vrai que si l'extrémité brisée étoit l'inférieure de quelque un des os de l'avant bras ou de la jambe, le cas seroit un peu moins pressant à raison du plus grand éloignement



du tronc. Mais en ce cas il ne le seroit pas
mis de différer que pour donner la préfe-
rence au plus pressant, et le servir toujours
au quiet sur le champ.

IV Cas

Lorsqu'une articulation est tellement
fracturée, que les os qui la composent en sont
comme écrasés et réduits en esquilles; que la dé-
tunion de ses parties ne laisse aucun point de
appui aux parties molles.

La raison est que d'un côté il n'est pas possible
en pareil cas d'obtenir la réunion des pièces,
et que de l'autre on ne peut se flatter de préve-
nir les suites funestes de la méastrophose, qui
affecte ici les parties tendineuses et ligamenteuses
qui comme on vient de le remarquer, sont beaucoup
plus susceptibles d'irritation que les autres parties
molles.

V. Cas

Lorsque le corps contondant qui a fait fracas,
dans une articulation, s'est tellement enlascé,
dans quelque grand os qu'on ne peut l'enlever, et
que les grands accidents commencent à poindre.
La preuve en résulte, et a plus forte raison

De ce qui vient d'être dit dans le cas précédent;
quand même il n'y aurait pas de destruction con-
tinue de l'articulation; & la circonstance des
grands accidents qui menacent ne permet point
de revenir à de nouvelles tentatives quand les
premières n'ont servi de rien pour la traction
du corps contondant.

Ceci peut se confirmer par deux observations,
l'une de M.^r Desport qui est la 13.^e dans son
traité des plaies d'armes à feu: l'autre de M.^r le
Cat prieur de l'Académie. Tom. 1. pag. 22, fin.
On voit dans la 1.^{re} que les accidents que M.^r Desport
eut à combattre eurent infailliblement emporté
le canonier, s'il ne fut en fin parvenu à extraire
à grande peine la balle qui s'étoit enclavée dans
les os du fémur. On voit par la 2.^e que si l'ampu-
tation ne survint point l'officier eût guéri la fit
trop tard; et ce qu'il y a de bien remarquable,
c'est que la balle dont parle M.^r Desport avoit
fait simplement son trou sans autre fissure
dans l'articulation, et que le choc de grenade dont
parle M.^r le Cat avoit à la vérité intéressé
la totale et traversé le genou jusqu'à la partie
postérieure du fémur, mais n'avoit fait aucune
autre fracture.



Il s'ensuit donc que l'indigence du corps contondant à la substance osseuse, desquelles est invincible et jointe à quelque fracture considérable dans une articulation, et que les accidents commençant à paraître, forment le cas d'une prompte amputation. Les exemples du contraire ne peuvent infirmer la décision si la plaie n'y est entiere dans les circonstances.

VI. Cas.

Quand l'artere du membre fracturé est ouverte ou par le corps contondant, ou par la fracture, et qu'on a tenté en vain d'arrêter le sang soit par l'againe de chêne, soit par la ligation,

La gangrene inévitable et qui suit même de fort près en pareil cas en est seule la raison prochaine. Si l'on a ajouté comme condition préalable à l'opération la tentative pour l'étanchement du sang, ce n'est qu'en supposant qu'on peut la faire sans un délai proprement dit, et parcequ'il peut se faire, comme il arrive quelque fois, qu'une branche d'artere collaterale se dilate suffisamment pour suppléer au défaut de l'autre. Cette précaution dont le bon effet peut aller jusqu'à

11²
préservés le membre de l'amputation, en
le préservant de la gangrene, ne peut man-
quer d'être du goût de l'Académie, qui dans ses
questions qu'elle nous propose n'a pas moins
en vue la conservation des citoyens que la per-
fection de la Chirurgie. Soyons habiles à am-
puter, mais ne négligeons rien pour nous en
dispenser, quand le temps et l'état du blessé nous
le permettent.

VII. Cas.

Quand une partie d'un membre est emportée
par le coup de feu.

Or, que quand pareil cas se présente n'est pas
un cas; l'os n'étant pas cassé net, les éclats peuvent
s'en étendre bien au delà de la plaie avec
commotion. On a même vu l'articulation supe-
rieure luxée par le même coup qui avoit emporté
la partie inférieure; et l'on peut admettre que si la
luxation n'y paroit point, c'est que les ligaments
et la capsule ont été brisés. Si qu'une seule chose
doit produire une telle résistance dans ces sortes
de parties?

Ce seroit donc faire une très grande faute
non seulement de différer en ce cas l'amputation,
mais même (qu'il me soit permis de pousser jusque
là la conséquence) de ne faire que rafraîchir cette

12^e
amputation brisée et machée. L'on risquerait
pas ce ménagement véritablement cruel de voir la
tarticulation Supérieure se gonfler; l'inflamma-
tion s'y mettre, la fièvre s'allumer, la suppura-
tion si difficile, à s'établir dans ces parties, man-
quer et le bletti' perir: à moins qu'à la première ap-
parance du gonflement on ne fit de nouveau l'ope-
ration au dessus de l'articulation. Ne vaut-il
pas mieux, puisqu'il le faut, en venir là d'abord,
tant pour prévenir les accidents si ordinaires et
si difficiles à combattre dans les parties liga-
menteuses et aponeurotiques, (surquoi l'on ne kau-
roit trop insister) que pour épargner au bletti'
la peine de souffrir deux fois pour une, cette
terrible opération.

Cas particuliers.

Concernant les accidents consécutifs:

1. Si l'une des plaies dont il s'agit ayant été traitée
dans le 1.^{er} tems comme ne exigeant pas une prompte
amputation, il y survient des convulsions, et
que la section des tendons voisins ne fasse point
cesser les accidents; il n'y a plus à différer. L'am-
putation peut seule empêcher ces convulsions
particulières de se communiquer à tout le corps
et de causer une mort précipitée.

2. Si a l'inflammation des parties membra-
neuses aponeurotiques se succede une gangrene
considerable et sphacelée, prêts a gagner l'enduit
au delà duquel on ne peut reculer la section des
chairs. l'amputation ne peut plus le retarder:
à moins que selon toutes les regles de l'art on
ne juge pouvoir encore appliquer avec succès
le caustique actuel dont l'Academie vient de
faire servir le bon usage. On en peut voir
le Memoire qui a remporté le prix.

Ces deux cas ne sont placés ici que pour ne
rien laisser à désirer. On ne peut même les
regarder comme déplacés; puisqu'une ampu-
tation qu'on le voit forcé de faire plutôt
qu'on ne croiroit devoir y être obligé, peut
absolument être regardée comme celle qu'il
faut faire sur le champ. Du moins est il
certain que les motifs qui déterminent en l'un
et l'autre cas à faire l'opération sans différer,
demandent la même célérité pour le moment
que ceux qui déterminent à la faire dans le
1^{er} instant.

Voyons maintenant le cas où il faut la différer.
On y trouvera le correctif des premiers. les rapports
des uns aux autres en feront mieux sentir les
différences.

Seconde Partie.

Cas où il faut différer, l'amputation.

Si le seul danger qu'il y auroit à faire l'amputation sur le champ est une raison suffisante de la différer: il faut convenir aussi que le danger qu'il y a toujours à la faire doit également déterminer à en remettre le plus qu'on peut l'opération, tant qu'on ne court aucun risque par le délai. Il peut arriver qu'une plaie pour laquelle elle aura été jugée nécessaire, et avec raison, dans l'instant de la décision, change tellement d'état dans le second et le troisième temps qu'on puisse sauver le blessé sans la faire. On doit même être persuadé que la nature en suspendant ainsi les développemens critiques, nous avertit expressément de la laisser faire. En ne nous demandant alors que les secours ordinaires de l'art, elle nous défend de traverser son travail par une opération qui lui donne toujours d'énormes obstacles à surmonter. Quelque savante et quelque habile qu'elle soit, elle ne parvient jamais sans beaucoup de peine et sans un grand danger à faire une circulation nouvelle et à établir la réparation dans un moignon, ou toutes les fibres et les vaisseaux sont non seulement coupés mais même entièrement ^{perdus} du commerce nécessaire à

15.
l'organisation; ou toutes les extrémités vio-
lemment serrées et étranglées par une forte li-
gature, sont abandonnées à elles mêmes, sans
autre rencontre que celle des caustiques plus
propres à les irriter qu'à ménager leur sensi-
bilité; ou les fluides ne trouveront que des cils
de sueur qui les empêchent de se répandre sur la
plaie; le sueur vital qu'il portent en trop grande
abondance sur les parties supérieures.

Il suit de ces principes qu'on peut se détermi-
ner par deux différents motifs à différer l'ampu-
tation: ou parce qu'il y auroit trop de danger
à la faire sur le champ; ou parce qu'on peut
sans un grand danger la remettre à un autre
temps. Je déterminerai dans un premier article
les cas où le premier motif doit avoir lieu; et
dans un second article les cas où le second motif
doit décider pour le délai.

Article premier

Cas où l'on doit différer l'amputation, parce
qu'il y auroit trop de danger à la faire sur le
champ.

1. Cas.

Quand la plaie compliquée de fracas
des os du bras, de l'avant bras, de la cuisse et



De la jambe est accompagnée d'une commotion trop forte. Je m'ex plique et de la plication naissent comme d'elle mêmes les raïons du delai.

Par Commotion trop forte j'entends celles qui de la partie Blessee s'étend a toute l'économie animale par le genre nerveux. On la connoit par les suites ou plutôt par les effets presque momentanés ce sont pour l'ordinaire la petitesse et la concentration du pouls, la syncope, les angoisses, la perte de la raison, les mouvements convulsifs, le hoquet, le vomissement, les frissons irréguliers avec roidissement de tout le corps, le froid universel, l'engourdissement general avec paresthesie, le changement de couleur qui de vient jaune verte plombé &c. Ces effets qui ne peuvent manquer d'être apperçus du Chirurgien pour peu qu'il soit attentif, l'obligent de différer l'amputation, sans qu'il soit necesse d'attendre que les vœux tous réunis. C'est alors du concours sensible de quelques uns pour la decider. Il peut même suffire d'un seul tel que seroit le froid universel, l'engourdissement general, le roidissement de tout le corps, la contraction de toute les parties. Ces effets indiquent la Commotion dont je parle, et sont la preuve d'un étranglement qui arrête le mouvement musculaire et intercepte la circulation.

Il est indubitable, que l'amputation dans ce moment doit rendre ce deux accident encore plus fâcheux. Car en 1^{er} lieu dans l'état de l'estime ou est le genre nerveux elle ne peut qu'y ajouter un surcroît d'irritation. en 2^{li} lieu elle ne peut qu'intercepter de plus en plus la circulation, en occasionnant une obstruction plus grande dans tous les vaisseaux. Car il est évident que la suppression du membre détaché ne permettant plus aux liquides de continuer le peu de mouvement progressif qu'ils pourroient encore y avoir avant l'amputation; c'est une nécessité que le reflux se fasse dans les autres parties qui ne sont déjà que trop tendues: que par une fuite inévitable le surcroît de gonflement augmente la tension et le relâchement des parties nerveuses, et mette un nouvel obstacle à la circulation. Qu'en doit il arriver que suspension de secretion, fièvre violente avec reverses, redoublement de convulsions et de hoquets, inflammations gangreneuses.

II. Cas.

Trop de vigueur dans le blessé jointe à la commotion. C'est une fuite du cas précédent. Cet état de vigueur bien loin d'être favorable à l'opération comme étant le plus fort et le plus sain ne peut y être que nuisible, parce qu'à raison du plus de vigueur la contraction des tendons

18.
et la consistances ou densité des fluides sont
trop fortes, et par conséquent plus capables d'aug-
menter que de diminuer le gonflement, la tension
et l'engorgement qui, comme il vient d'être dit, sont
sont encore plus considérables après le retran-
chement d'un membre qu'ils ne l'étoient aupara-
vant. On a vu dans les cas préliminaires de
cette seconde partie ce que fait la seule ligature
nécessaire dans cette opération. La contraction
et l'adensité dont je parle, jointe à la suppre-
ssion du membre et à la compression extraordinaire de
toutes les parties qu'embrasse la ligature formant
la preuve complète de la décision. Aussi voit-on
pour l'ordinaire que l'amputation se fait mieux
quand le sujet est affaibli; parce qu'alors la
circulation est plus douce et plus unie. Les
solides se trouvant plus relâchés et les fluides
atténués, ceux-ci éprouvent dans leur reflux beau-
coup moins de résistance, et enflent avec bien
plus d'aisance les voies nouvelles que la nature
substitue à celles qui manquent.

III. Cas.

Je pourrais de qualité, des liqueurs, j'entends
celles dont les causes sont internes telles que
quelque virus scrophuleux, scorbutique, vérolé.

19^e
la jaunisse le marasme, un vice endémique
de maladie contagieuse, une fièvre violente.
Il faut nécessairement les détruire ou com-
maner à les corriger avant que de faire l'am-
putation; Elles ne peuvent que porter le dés-
ordre dans la plaie en y portant leur vice.
pas le commerce continuel et se propager dans
toutes les parties du corps. La faiblesse qui les
accompagne n'est plus ce relâchement louable
des Solides dont nous parlions tout à l'heure;
mais une énévation subie, virulente que la de-
pravation dont elle est le pernicieux effets.
Celle la, pour se sustenter, n'a besoin que de
confortatifs; celle, pour cesser d'être nuisible,
a besoin de correctifs; et l'on sent la différence
des uns aux autres pour accélérer ou retarder
une opération qui en dépend essentiellement.

IV. Cas.

L'état inflammatoire d'un vice prin-
cipal, tel que l'engorgement inflammatoire
du poulmon, du cerveau, de les meninges se-
une tension inflammatoire qui se tendroit
jusqu'à l'endroit où se doit faire l'ampu-
tation.

Deux raisons établissent la nécessité du
délai en pareil cas. la 1^{re} est que l'inflamma-

20^e
non dont il s'agit feroit sur la plaie le même
effet que les causes de dépravation de quites dans
le cas précédent. La 2.^e que le reflux inévitable
de la plaie aux autres parties ne pourroit qu'aug-
menter l'inflammation dans le viscère qui en est
affecté. Remarque sur lequel ces deux sai-
sons sont fondées, est suffisamment développée
dans les cas précédents, et oblige de lever l'obstacle
avant que d'en venir à l'opération.

V. Cas.

de fuit de pansement dans le premier temps.
Il arrive de ce défaut que la dépravation dans
les parties blessées devient par le laps de temps
équivalente à celle qui est l'effet des vices et
des causes internes du 3.^e cas. le virus de la
plaie doit également se communiquer à toute
l'habitude du corps. par le commerce continu et
reciproque. elle exige donc également les
correctifs préparatoires à une heureuse ampu-
tation.

VI. Cas.

La mortification non bornée, surtout lorsqu'elle
est hors de la plaie, se trouve une même faction
phlogistique qui s'étend au delà de l'endroit
où doit se faire la section des chairs.

21.
Ne point différer en pareil cas ce seroit risquer
de voir au dessus de la section même la gangrene
se former et gagner les parties supérieures;
ce qui arrive sur tout quand ses causes sont de
la nature de celles auxquelles je viens d'at-
tribuer dans le 3.^e cas les mauvaises qualités des
liqueurs. Comme le membre se trouve alors phé-
celé en fort peu de tems l'on pourroit croire que
l'amputation prompte & unique seroit la
Maid l'expérience supérieure à tous les raison-
nements y est contraire, et l'on a vu plusieurs
sujets en qui cette opération a été in-
fructueuse pour s'être pressé de la faire avant
que la mortification fut bornée.

Monsieur Boucher appuie cette doctrine
qui lui est propre de l'exemple d'un cadet hol-
landois qui mourut avec la gangrene au moi-
gnon et ala cuisse, deux jours après y avoir
souffert l'amputation qu'on avoit cru pou-
voir seule en arrêter le progrès.

Monsieur PIALOUX ayant observé les mau-
vais succès de cette opération dans les mêmes
circonstances prit en conséquence le parti de
ne la plus faire que la mortification ne
fut bornée par une ligne circulaire de sept

ration bien profonde. Aussi en fit-il plusieurs
avec cette précaution qui lui réussirent toutes;
quelques unes même de la cuiller.

Dans tous ces cas, comme l'on voit, il y a
soit un danger évident à faire l'amputation
sur le champ. Ceux où l'on ne risque point
à la différer, seront déterminés dans l'article
suivant.

Article Second.

Cas où l'on doit différer l'amputation
parce que l'on peut sans grand danger
la remettre à un autre tems.

1. Cas.

En général lorsque le fracas en conséquence
duquel l'amputation est jugée nécessaire ne
vient que du mousquet.

La raison est que la collision n'en étant ^{que} faible
en comparaison de celle qui vient du canon de
la bombe et de la grenade, la commotion n'en
peut occasionner des accidens aussi difficiles à
combattre, ni capables de produire des effets
aussi étendus et aussi prompts. À quoi il faut
ajouter que la contusion et le déchirement
faits par la balle sont toujours moindres que

Dans les plaies faites par le boulet et les éclats
des autres instruments plus fort que le fusil.

Je Délai donne au malade le temps de revenir
du saisissement qui jette toujours du trouble dans
l'économie animale: à la Nature celui de faire
par ses seules Secrétes en se pressant pour ainsi
dire son attelle ordinaire: au Chirurgien celui de
peut-être moins brusquement et par conséquent avec
plus de sécurité. Si l'on arrive que le blessé qui
tremble sans amputation, la chirurgie ne pourra
qu'à plaisir à un traitement qui aura si heu-
reusement combattu les accidents sur lesquels elle
avait jugé avec fondement cette opération neas-
saiée dans le moment de la décision: les exemples
de cet heureux succès sont si communs qu'on ne
finirait pas si l'on vouloit rapporter les obser-
vations qu'en fournissent nos grands Maîtres. Elles
sont connues de l'Académie, et j'ose avancer que
le délai dans le cas présent est d'autant plus
conforme à ses vues qu'il tend à enlever au
blessé la vie avec tous les membres.

Mais dira-t-on: dès que l'amputation est une
fois jugée nécessaire ne vaut-il pas mieux la
faire avec toute la diligence possible du succès
quand il ne s'y trouve pas de grands obstacles à
vaincre, que de s'exposer en différant à en avoir



24.
de difficiles à combattre?
Je réponds à cela que si la maxime sur laquelle
on raisonne peut avoir lieu dans le cas ou l'œuvre
de la main ne tise pas à de funestes conséquences.
c'est certainement en abusés que de la appliquer
à une opération qui met toujours la vie du sujet en
un très grand danger: et je persiste à dire que
l'espérance de bien faire l'amputation et de se voir
ne doit jamais l'emporter sur l'espérance de l'évi-
ter: Or celle ci subsiste tant que rien ne presse
d'amputer.

II. Cas.

Lorsque le fracas n'attaque l'os que dans la
partie moyenne; pourvu cependant que les
circonvallances ne soient pas les mêmes que dans
le cas de la 1^{re} partie: que la plaie contuse n'en
dique pas des accidents consécutifs dont le dévelop-
pement seroit à craindre; et que les parties char-
nues n'aient point perdu leur chaleur naturelle.
Le cas s'étend dans les grands os.

Ce qui doit avec ces précautions, déterminer au
délai en pareil cas, est que

1^o Selon les lois de la mécanique, il est besoin
d'un moindre effort pour rompre un corps du
de quelque étendue par son milieu que vers l'une

ou l'autre de six à huit milles. Dou il s'en suit que la fracture d'un des grands os dans la partie moyenne doit être l'effet d'une collision moins violente, et qui produit conséquemment une commotion moins forte, et moins dangereuse dans les suites. Au lieu que le fracas des estripières exige une collision plus violente, tant à raison de leur proximité des points d'appui, qu'à raison de leur plénitude ou massif qui les rend moins fragile que le corps de l'os creux.

2^e. La partie moyenne de l'os est enveloppée de parties charnues moins susceptibles en elles même d'irritation et de douleurs aiguës: parce que les fibres en sont plus molles et plus lâches, et moins attritées pour l'ordinaire, parce que les parties osseuses qu'elles enveloppent résistent moins à la collision, leur occasionner une contusion moins forte. Au lieu que les parties molles qui recouvrent les apophyses et épiphyises et leurs environs sont plus susceptibles d'irritation et plus attritées pour les deux raisons contraires et de leur tissu plus sec et plus serré, et du plus de résistance de la partie osseuse qu'elles enveloppent, à l'impulsion du corps contondant.

III. Ca. 1.

Lors que dans l'articulation du coude ou du

genou la fracture n'affecte point l'extrémité inférieure de l'humérus, ou de femur: quoique l'autre partie de cette articulation soit fracturée, si d'ailleurs les accidents ne sont pas urgents, on doit encore différer.

Cas, quoi qu'il soit vrai, comme il vient d'être prouvé dans le cas précédent, que les têtes d'os en général résistent plus à la collision et exigent conséquemment un plus grand effort pour être cassées que la partie moyenne, et que de la suivent les conséquences que nous en avons tirées; On doit cependant conclure ici que cette collision plus forte, ne l'a pas été dans le cas présent à un degré d'os qui demande célérité pour l'opération; puisque l'extrémité soit de l'humérus, soit de femur, n'en est pas endommagée malgré la contiguité.

Mais ce qu'il faut remarquer ici, et qui mérite une attention particulière, c'est qu'en faisant dans le cas présent l'amputation sur le champ, on sacrifie tout d'abord une articulation dont la fracture n'affecte que la partie inférieure. Or en différant on ne risque rien de plus et il peut en arriver que l'on soit dispensé de faire un tel sacrifice.



IV. Cas.

Lorsque dans les plaies des jointures de la jambe avec le pied, et de l'avant bras avec la main les os de la jambe et du Tarse, de l'avant bras et du Carpe ne sont cassés ou brisés qu'en partie, parce que l'éloignement du tronc, sur tout quand les accidents ne sont pas extraordinaires, rend le progrès de la commotion moins dangereuse dans ces parties; et que d'ail leurs une foule d'observations favorisent cette décision. Inutilement les méthodes nous tous les jeux de l'Académie.

Le même Cas doit s'étendre, et à plus forte raison, aux articulations des extrémités. Soit aux Metacarpe, au Metatarses et au phalange des doigts. La Chirurgie dans ces sortes de plaies à l'avantage d'être dirigée par l'étendue de l'espace entre les extrémités et les articles principaux, et de pouvoir combattre les accidents primitifs sans craindre que les consécutifs la préviennent, et lui deviennent intolérables.

Ces raisons me paroissent si solides que je ne puis voir sans regret des mains amputées sur le champ. Il est vrai que dans les exemples qu'on en rapporte la pratique se trouve justifiée par le succès.

Mais le succès qui prouve à la vérité qu'on a bien opéré et dans des circonstances qui n'avoient rien de contraire, à l'opération, prouve-t-il également qu'on ne pouvoit sans danger la remettre à un autre tems? Ce qu'il y a de bien certain c'est que ceux à qui l'on a retranché dès l'instant de la blessure cette partie du corps si nécessaire, et si utile même quelque mutilée qu'elle soit, ne l'auroit pas plus perdue. Si l'on en avoit différé l'amputation.

V. Cas.

En general.

Lorsque les plaies compliquées de fracas des os ne sont point faites par armes à feu.

La raison du délai est que ces sortes de plaies ne sont jamais accompagnées d'une commotion si grande que celles d'arquebuzades qui demandent célérité, et que les accidents primitifs ne s'en étendent ni si loin ni si promptement.

Ce dernier cas seroit superflu si l'Académie ne s'enfermoit dans la proposition que les plaies faites par armes à feu. Mais en se servant du terme. Surtout elle a donné clairement à entendre que si c'étoit là son intention principale, elle ne prétendroit pas exclure de ce mémoire les autres plaies également compliquées de fracas des os.

Recapitulation



Ce detail presente naturellement trois sortes de cas decisifs de l'acceleration ou du retardement de l'amputation: des cas prestants; ce sont ceux de la 1^{re} partie de ce Memoire: des cas nuisibles; ce sont ceux du premier article de la 2^e partie: des cas neutres; ce sont ceux du second article de la seconde partie.

Les premiers sont toujours tels dès le premier instant, et ne le sont que parce qu'ils peuvent devenir nuisibles en tres peu de temps par un accroissement d'irritation.

Les seconds peuvent être prestants; mais comme nuisibles ils sont si contraires à l'amputation qu'ils la rendroient pire que le mal si on la faisoit sur le champ.

Les troisiemes n'ont rien d'un côté qui soit contraire à l'operation, ni rien de l'autre qui oblige de la faire dans le premier temps.

Amputer sur le champ dans les cas prestants; c'est employer l'unique moyen de sauver le blessé du peril. Le faire de meme dans les cas nuisibles.

quoiqu'il pressants d'ailleurs; c'est à bréger de
 gaieté de cœur la vie d'un homme qui paroît
 à la vérité devoir bien tôt la perdre; mais
 dont il y a toujours à espérer tant qu'il vit et
 que la nature peut être aidée par d'autres secours.
 Faire enfin l'amputation sur le champ dans
 les cas neutres; c'est prévenir, j'en conviens,
 des accidents qui pourroient la rendre impra-
 tiquable si l'on en étoit prevenu, et qu'ils fussent
 développés jusqu'à un certain point; mais
 c'est faire courir avant le tems les risques d'une
 opération qui met toujours la vie du sujet en
 danger.

La nécessité oblige de diligenter dans les
 cas pressants; L'humanité défend d'agir sur
 le champ dans les cas nuisibles. La prudence
 exige qu'on ne se presse point dans les cas
 neutres. De la

1^{re} Règle Générale

Toujours différer l'amputation dans les cas
nuisibles et dans les cas neutres; et ne la faire
sur le champ que dans les cas pressants.

Mais dans les pressants il y en a qui sont
 nuisibles dès le 1^{er} instant pour cause de vices

31.
internes; et l'on peut s'en méprendre soit parce
que ces vices ne sont pas faciles à appercevoir;
soit qu'ils échappent à l'attention du Chirurgien
plus occupé de ce qu'il y a d'apparent dans la
plaie, que de ce qui rend intérieurement l'habi-
tude du corps ou du tempérament vicieuse.
Il y en a d'autres qui n'étant point nuisibles
des le 1.^{er} moment le deviennent en très peu de
tems par un développement des accidents primi-
tifs qui confinoit déjà avec les consécutifs à la
première inspection de la blessure: et comme
le moins tient beaucoup du plus dans les plaies
de cette espèce, on peut regarder comme encore
pressants des cas qui sont déjà nuisibles.

Or amputer sur le champ dans ces deux sortes
de cas, c'est la faire à contre tems; trop tôt pour
ceux qui sont nuisibles des le premier instant:
trop tard pour ceux qui étoient pressants d'abord;
mais qui cessent de l'être alors en devenant
nuisibles. De la

2.^e Règle Générale.

N'amputer sur le champ même dans les cas pres-
sants quand on est sûr, autant qu'on le peut être,
qu'ils ne sont point nuisibles pour cause de
vices internes ou qu'ils ne touchent point aux acci-
dens qui les rendroient nuisibles.

Si de la théorie qui nous fournit ces deux
 Regles generales nous rapprochons l'experience
 nous y trouverons de quoi les appuyer et en
 faire sentir les avantages. Sans remonter à des
 recules, arrêtons nous à l'action de fontenoy.
 plus l'époque en est proche de nos jours, plus
 nous le sommes autorisés à croire qu'il y avoit d'ha-
 bileté dans la Chirurgie, qui va toujours
 croissant en degrés de perfection. Dans ce
 tems si voisin du nôtre, et où l'on voit opérer
 tant d'habiles mains déjà exercés de puis
 plusieurs années, que le fleau de la guerre leur
 avoit fourni des Sujets sans nombre, combien
 en échappa t-il de ceux à qui l'amputation
 fut faite sans différer? A peine un tiers.
 M^r Bouguer en a donné la liste: on peut la
 consulter. Sou à pu venir un si mauvais succès?
 Serait ce trop hasarder que de l'attribuer en
 très grande partie à ce qu'on a confondu les
 cas nuisibles avec les cas pressants? N'est il pas
 même permis de conjecturer que du tiers qui
 s'est sauvé la plupart étoit dans le cas neutre
 dont par conséquent un assez bon nombre auroit
 pu guérir sans amputation; en sorte que des
 amputés il n'y en auroit eu sans ceux là qui en



Viron un quart de saurc'. c'est ce que je soumets
au jugement de l'Académie.

Je ne vois rien qu'on puisse m'objecter à
quoi je n'ai répondu d'avance, si non peut-
être que les blessés qui seront dans les cas mi-
tibles auront, en conséquence du délai, beaucoup
plus souffert que si l'amputation, à laquelle
il faudra venir à pres bien de douloureux
préparatifs, leur étoit faite sur le champ.

Mais 1.^o je ne crains point qu'une pareille
objection soit jamais faite par aucun des grands
Maîtres de l'art 2.^o il est facile de répondre
que si en pareil cas l'on est obligé de faire souffrir
aux blessés les incisions de toutes espèces, les
taillades, l'application du Cautère &c. c'est
leur état qui nous réduit à cette facheuse né-
cessité; et qu'il vaut mieux tenter à diverses
reprises de leur sauver la vie par plusieurs
souffrances, que de les faire certainement
mourir par la première. Car autant nous
sommes sur de faire mourir ces sortes de blessés
par une amputation faite sur le champ; au-
tant connoissons nous peu les ressources que
la nature et le tempérament aidés de ces pré-
paratifs peuvent nous ménager pour l'opération

remise a un autre tems. M.^r Fause eût-il sauvé les dix amputés, s'il leur eût fait l'opération dans le premier tems. En fut-il mort les deux tiers de ceux de Fontenoy, si on le fût moins pressé de la faire à la plus grande partie. Je ne saurois me le persuader. C'est à l'Académie de le juger.

Ma Devote est.

En jugement de l'Academie.

Comte de Chirurgien de l'Acad.



159









